

Souvenirs autour de Jean Sénac

Jean-Pierre Benisti*

Enfant, j'aimais souvent écouter les conversations des grandes personnes. Elles ne m'étaient pas directement adressées et certains termes, inintelligibles pour mon âge, devenaient mystérieux. Dans ces conversations entre mon père et ses amis revenaient souvent des personnages qui n'habitaient plus Alger et qui s'étaient installés à Paris où ils avaient réussi. Il était souvent question de Jeanne Sicard, de Marguerite Dobren et, tôt, d'un certain Albert Camus, puis, tard, du jeune Jean Sénac...

Camus, je l'avais aperçu au cours de mon premier voyage à Paris, à l'âge de quatre ans. Mon père participait au musée d'art moderne à l'exposition de 1947 de l'Afrique Française. Il avait envoyé le buste de Georgette, et *Hocine, le joueur de flûte*. Ce dernier tableau ornera plus tard le salon de Louis Miquel. Mon père avait fait visiter cette exposition à Camus. J'étais étonné que cette rencontre assez brève ait pour mes parents une telle importance.

Bien plus tard, alors que je commençais à lire, je réussis à déchiffrer sur la dernière page du journal *Arts* le nom d'Albert Camus. Surpris de voir un nom connu dans un journal, je dis à mon père : « C'est ton ami ! ». Il me répondit : « Mais bien sûr, tu as vu ! On parle d'un ami de papa dans les journaux. Je suis fier d'avoir été un grand ami de Camus ». Camus revenait souvent dans les conversations. Mon père parlait du théâtre de l'Équipe et de sa participation, ma mère des leçons particulières de philosophie qu'elle avait eu la chance de prendre avec Camus pour préparer son bac.

Un jour, mon père me présenta Charlot qui venait d'ouvrir une librairie au 17 rue Michelet à Alger. Il avait délaissé l'édition après des déconvenues à Paris. Dans le sous-sol de la librairie, il y avait des expositions. Une autre fois, j'accompagnais mes parents à un petit apéro avec kémia dans un garage d'une rue perpendiculaire à la rue Burdeau où étaient exposées des peintures de Sauveur Galliéro, notamment la maquette de sa fresque pour les usines de l'Ouenza. Jean Sénac — que je ne connaissais pas encore — lançait sa nouvelle revue algérienne, *Terrasses*. Mon père en acheta un exemplaire auquel Sénac et Roblès firent la traditionnelle dédicace. Cette revue — dont je possède toujours l'exemplaire unique — avait attiré mon attention par la présence d'un texte d'Albert Camus, *Retour à Tipasa*, et d'auteurs dont le nom était de consonance arabe comme Mohammed Dib

* Jean-Pierre Bénisti, médecin, né le 11 janvier 1943 à Alger, est le fils du peintre Louis Bénisti, auquel les éditions Marsa ont consacré un numéro spécial de la revue *Algérie Littérature / Action*, n° 67-68, janvier-février, 2003, et dont elles ont publié deux autres ouvrages : Louis Bénisti, *Au soleil sans chapeau*, 2005, et Jean Pélégri-Louis Bénisti, *L'Algérie, l'enfance et le beau pays des images* (correspondances, photos et textes inédits réunis par Dominique Le Boucher), 2008.

ou Mouloud Feraoun. J'en étais étonné (c'était la découverte de ma première altérité) et mon père me fit percevoir qu'il y avait des Arabes écrivant dans un français remarquable comme il pouvait y avoir des Français qui étaient de grands arabisants. C'était ainsi que l'on parlait à l'époque : les Européens étaient les Français même s'ils étaient Espagnols ou Maltais ; les Algériens n'existaient pas, c'étaient les Arabes même s'ils étaient Kabyles. Quelquefois, ils étaient désignés sous le terme d'indigènes, avec une connotation péjorative, comme si les Français d'Algérie n'étaient pas eux aussi des indigènes.

J'accompagnais souvent mes parents aux expositions. Charlot avait sa librairie qu'il avait appelée *Rivages*, du nom de la revue qu'il avait créée avant la seconde guerre mondiale. J'ai pu voir au sous-sol une remarquable exposition de Durand qui avait fait un *Chemin de croix* en vue d'exécuter les décorations de l'église Sainte Rita à Belcourt. J'avais vu pour la première fois les peintures non figuratives de Bouqueton et de Maria Manton, j'en avais été impressionné et cela a contribué à mon éducation esthétique. J'ai pu voir les œuvres d'art, figuratives ou non, de façon différente. Un soir, en sortant de la librairie Rivages, et devant la boutique de Monsieur Riesel, bijoutier communiste et ami des artistes dont le fils deviendra plus tard adjoint de Cohn-Bendit et de José Bové, mon père rencontra une de ses connaissances et me dit : « Tiens, Jean-Pierre, tu voulais connaître un écrivain, je te présente Mohammed Dib qui écrit des livres que plus tard tu pourras lire. Monsieur Dib est aussi maître d'école et il a comme élèves des enfants de ton âge ». J'étais honoré de connaître un monsieur qui écrivait des livres qui seraient peut-être un jour étudiés dans les écoles.

Il y avait aussi des vernissages au Nombre d'or, galerie située Boulevard Victor Hugo non loin de la librairie de Charlot. Mon père y exposait régulièrement. À l'automne 1953, j'assistai à une exposition dont on parle encore. C'est Jean Sénac qui l'avait organisée. Cette manifestation réunissait des peintres comme Galliéro, de Maisonneul, Nallard, Maria Manton, Baya et Benaboura. J'avais repéré Jean Sénac avant de le connaître. Je le rencontrais souvent entre l'avenue Durando, où nous habitions, et la rue Franklin, où se trouvait mon école. Je pensais qu'il était étudiant, il paraissait si jeune. En fait, il habitait à cette époque non loin de notre appartement, rue Guillemain, chez ses cousins Albertin. J'avais beaucoup de sympathie pour ce jeune homme, présent à toutes les manifestations artistiques et qui semblait apprécier la peinture.

Au printemps 54, Louis Bénisti exposait au Nombre d'or, tandis que Rivages honorait Orlando Pelayo, peintre espagnol oranais devenu parisien. Loin de se concurrencer, les deux peintres se sont entraînés et Pelayo vint à la maison après le vernissage accompagné de Jean Sénac, à l'apéritif que mon père offrait après son vernissage. Les peintres chahutaient et chantaient des chansons. Pelayo avait ressorti son répertoire de chansons espagnoles, tandis que Sénac, semblant étranger à cette fête, s'était retiré dans un coin pour consulter les derniers livres d'art que mon père avait acquis. Peu de temps après, il y eut une grande réunion à Djenan Ben Omar où se rassemblèrent les peintres et leurs amis : Pelayo grattait sa guitare et chantait du flamenco, Bénisti chantait Lisa la Mal-

taise, Claro de vieilles chansons françaises, comme « En descendant dans le près, j'ai rencontré ma mie »...

Il y eut aussi une exposition de jeunes artistes présentés par Galliéro. Parmi eux, on remarquait Bouzid, Cardona, Tiffou et Annie Ckzarnéki. Cette dernière était la fille de Jan Ckzarnéki, professeur de philosophie, et de Thérèse Milhaud, écrivain, également professeur. Mon père me présenta Thérèse et sa fille Annie qui devait avoir 17 ans. Elle manifesta le désir de faire mon portrait. J'avais eu l'occasion de poser et j'ai sympathisé avec cette jeune artiste. Elle m'invita chez ses parents et m'initia au regard de la peinture et notamment de Van Gogh. Nous partagions une passion pour ce peintre au destin tragique. J'avais été impressionné par la reproduction de *L'Homme à l'oreille coupée*, qui ornait l'appartement de la rue Sadi Carnot occupé par les Miquel.

Il n'y eut pas d'autres numéros de *Terrasses*. Sénac disparut des rues d'Alger. Il devait partir pour la France.

Nous voyions souvent nos amis de toujours, Louis Miquel et P.A. Émery les architectes, Jean de Maisonseul, urbaniste et peintre, et les copains peintres autour de Terracciano, Bernasconi, Chouvet, Tona, Bosserdet, Assus...

Un jour, alors que nous nous promenions Parc de Galland, nous avons rencontré Jean de Maisonseul, qui habitait non loin de là. Il nous proposa de faire un tour sur le Môle. Nous avons donc été sur la jetée et nous avons pu admirer la vue d'Alger et de sa Casbah, comme si nous voyions cette vue d'un bateau. Ce fut pratiquement la seule fois où j'ai pu me promener sur cette jetée. Le territoire appartenant aux militaires, l'accès fut fermé au début de la guerre et, actuellement, il n'est toujours pas accessible au public.

Nous semblions heureux dans ce pays qui nous avait vu naître. Nous vivions entre nous, peut-être pas entre Français, mais plus exactement entre francophones. Nos rares amis algériens étaient souvent des peintres ou des intellectuels. Mohamed Arkoun, qui devint le célèbre islamologue, venait souvent déjeuner chez nous en compagnie de Roger Laporte, tous deux condisciples scolaires de mon père. Mohamed Bouzid, alors jeune peintre, était aussi un familier de la maison. Belkadi, qui avait participé au théâtre de l'Équipe de Camus, venait aussi chez nous. En dehors de ces rares rencontres, les relations que nous avions avec la population algérienne se limitaient à la fidèle clientèle de ma maman qui était médecin. C'étaient des relations cordiales, mais il y avait peu d'échanges. Certes, nous avons remarqué la situation sociale difficile de la population algérienne, mais nous étions loin de penser qu'une révolution se préparait.

Après le 1^{er} novembre 1954, l'Algérie s'installa dans une période troublée. Une animosité régnait dans les différentes discussions entre amis. Certains, rares chez les intellectuels mais majoritaires dans la population européenne, étaient réfractaires à toute évolution du système colonial de l'époque, peu favorable à l'émancipation de la population autochtone. D'autres personnes, souvent proches du parti communiste, comprenaient les revendications algériennes et étaient prêtes à sou-

tenir la « rébellion ». Entre ces positions extrêmes, la plupart de nos amis se disaient libéraux, c'est-à-dire favorables à un dialogue intercommunautaire établissant des lois permettant une évolution sociale de l'ensemble de la population et abolissant ces différents statuts de l'indigénat qui maintenaient les Algériens en état de citoyens de seconde zone.

On sut — et certains le regrettaient — que Sénac, vivant à Paris, s'était engagé dans le soutien des révolutionnaires algériens et qu'il venait de publier un petit essai sur la poésie algérienne, *Le Soleil sous les armes* (1957). Quelques années plus tard, j'ai pu consulter cet ouvrage chez Jean de Maisonseul. Si la position de Sénac était jugée quelque peu excessive, on saluait son caractère généreux.

Devant l'évolution de la situation algérienne, Louis Miquel, de Maisonseul, Simounet, aidés par les amis du théâtre arabe, firent venir Albert Camus pour prononcer le 22 janvier 1956 une conférence pour une Trêve civile. Les préparatifs de cette réunion avec le plus illustre des Français d'Algérie furent mouvementés et ses suites tout aussi dramatiques. Au printemps, Jean de Maisonseul fut arrêté et incarcéré à la prison de Barberousse. Il fut libéré au bout de quinze jours grâce à l'action de Camus et se maria peu de temps après avec Mireille Farge, que nous connaissions bien : ses parents avaient le magnifique magasin de fleurs Isly et la tante, Marguerite Caminat, venait souvent dans l'atelier de mon père pour voir ses œuvres. C'était Marguerite qui avait découvert le talent de la jeune Baya et qui lui avait permis de devenir une très grande peintre.

Jean et Mireille de Maisonseul venaient souvent chez nous avec Marcelle Blanchet, qui était critique d'art, Suzon Pulicani, les Miquel et les Emery... Nous allions aussi voir les Maisonseul dans leur appartement du boulevard Galliéni. Un jour, je consultai leur bibliothèque : il y avait de magnifiques livres d'art et aussi des livres de poésie — je commençais à m'intéresser à la poésie et plus particulièrement à la poésie contemporaine — et je vis les *Poèmes* de Sénac édités par Gallimard dans la collection « Espoir » dirigée par Camus, recueil préfacé par René Char. Je savais que ce dernier était un grand poète et un ami de Camus. Je remarquai donc que Sénac était un poète reconnu. J'en parlai à Jean de Maisonseul et manifestai le désir de rencontrer le poète. Il me dit qu'il appréciait beaucoup Sénac qui était alors à Paris hébergé plus ou moins par Nallard ou par le journaliste Claude Krief, qu'il avait dernièrement écrit des textes en prose sur Oran et des pièces de théâtre ayant pour thème l'Algérie qui avaient retenu l'attention de Jean Négroni. Il nous dit aussi que la barbe qu'il avait laissé pousser et sa calvitie précoce le faisaient ressembler terriblement à Verlaine. Il nous dit enfin qu'il dormait très longtemps le jour, et qu'on avait des chances de ne le rencontrer que le soir au Quartier Latin car il avait l'habitude de faire d'incessantes promenades nocturnes.

Après avoir vu les livres chez les de Maisonseul, je consultai cette fameuse revue *Terrasses* à la couverture jaune et je m'aperçus qu'elle était une véritable anthologie de la littérature d'Algérie. Tous les écrivains importants y étaient présentés ainsi que les contes populaires, comme ce conte des gorges de Kerrata qui avait des accents de révolte.

Au cours de l'été 59, nous devions passer une quinzaine de jours à Paris et je voulais à tout prix rencontrer Sénac. Nous avons cherché à le croiser du côté de Saint-Germain-des-Près, mais la recherche se révéla infructueuse. « Pas une barbe à l'horizon ! » disait mon père. J'avais fait un tour dans les librairies pour essayer de trouver les recueils du poète et je finis par en découvrir un dans une petite bouquinerie de la rue Saint-Séverin, Au Pont traversé. Le libraire avait l'air de connaître Sénac et parlait, avec d'autres clients, de la Bretagne et de Max Jacob. Je sus par la suite qu'il n'était autre que le poète Marcel Béalu.

Les mois passaient et la guerre d'Algérie continuait. Camus avait eu le prix Nobel en 1957 et devait disparaître le 4 janvier 1960. Nous avons pu entendre à la radio le texte *Retour à Tipasa* dit par son auteur qui avait repris partiellement le texte de *Terrasses*. J'étais étonné que l'édition de ce texte dans *L'Été* (1958) ne mentionnât pas la première publication dans la revue *Terrasses*.

Les peintres amis de Sénac faisaient des expositions de part et d'autre de la Méditerranée : Louis Nallard et Maria Manton animaient à Paris le Salon des Réalités Nouvelles. Jean de Maisonseul fit une exposition à Paris chez Lucie Weill préfacée par Camus. À Alger, Sauveur Galliéro préparait pour Rolland Simounet la décoration de l'Église Sainte Marguerite-Marie. Des expositions de Bénisti, Assus, Durand, Caillet avaient lieu au Nombre d'or ou chez Comte-Tinchant, galerie dirigée par Charlot. Le Cercle Lélian, que Sénac avait fondé et qui était dirigé par Jean-Richard Smadja, organisait des expositions d'avant-garde : une d'art sacré où les trois religions monothéistes étaient représentées, une d'art africain de la collection de Robert Randau et une autre de peintres « musulmans » avec Bachir Yelles, Bouzid et Benaboura. Ce dernier obtint en 1957 le Grand Prix Artistique de l'Algérie.

Je lus dans *L'Express* du printemps 1961 un article sur le poète espagnol Blas de Otero signé Jean Sénac.

À l'automne 61, l'atmosphère à Alger était tellement irrespirable que je décidai, en accord avec ma famille, de terminer ma scolarité en France. Je quittai le lycée Bugeaud d'Alger pour le lycée Jacques Decour à Paris, où je fis une terminale. Toujours à l'affût de livres de poésie, je trouvai à la librairie de François Maspéro, La Joie de lire, le nouveau recueil de Sénac : *Matinale de mon peuple* (1961). Je l'ai acheté et je l'ai lu. J'en ai discuté avec des amis de mes parents présents à Paris. Ces derniers, tout en appréciant le talent du poète, regrettaient que Mostefa Lacheraf, dans sa préface envoyée à Sénac depuis la prison de Fresnes, ait réglé des comptes avec Albert Camus.

Attiré par la photographie, j'avais fait une série de photos d'arbres. Les rassemblant, je crus bon de mettre en exergue de ce recueil un poème de Sénac commençant par :

« Arbre,
Mon aimantier,
Qui prend le geste de l'homme et la forme de son salut ».

Je sus qu'une soirée consacrée à la poésie algérienne était organisée en février 1962 par la section de l'UNEF des étudiants en Lettres de la Sorbonne. Je m'y suis rendu et c'est à cette occasion que j'ai retrouvé Sénac qui participait à cette lecture de textes. Je me suis présenté à lui et lui ai donné des nouvelles de mes parents et de leurs amis Miquel, Maisonseul, etc. J'ai toujours dans ma bibliothèque le polycopié reprenant les textes de la soirée : textes des comptines populaires comme les Boqala, poèmes kabyles de Si Mohand, poèmes d'écrivains algériens de langue française (ou « de graphie française », comme le dirait plus tard Sénac), Kateb Yacine, Hocine Bouzaher, Nordine Tidafi, Anna Greki, Henri Kréa, Mohammed Dib et Jean Sénac lui-même. J'avais été particulièrement touché par son poème sur l'Espagne :

« Espagne qu'es-tu donc
Sinon ce frôlement d'épervier dans le cœur
Sinon la nuit ».

La deuxième partie de la soirée était un concert de musique arabo-andalouse, à vrai dire un peu musique arabe pour touristes.

La guerre d'Algérie continuait, l'OAS assassinait toujours. Nous avons appris le terrible attentat visant Mouloud Feraoun, un des rares écrivains d'Algérie restés au pays, et que j'avais rencontré peu de temps avant mon départ d'Alger lors de la projection du film de J.M. Drot consacré à Albert Camus. Un autre ami de Camus, Maurice Perrin, militant de la Trêve Civile, avait été abattu quelques mois auparavant.

Le 19 mars 1962, le cessez le feu a été signé à Évian et, après d'ultimes soubresauts, la guerre finit. Après avoir échoué à mon bac, je rejoignis mes parents à Alger en septembre 1962. J'arrivai le jour des manifestations d'Algérois excédés par les interminables luttes entre wilayas défilant dans les rues d'Alger aux cris de « Sebaa Snine Baraket ! » (« Sept ans, ça suffit ! »). Nous avons retrouvé les Maisonseul, les Degueurce qui, malgré quelques déconvenues, nourrissaient beaucoup d'espoir pour le nouveau pays. Le 1^{er} novembre 1962, alors que les Algériens fêtaient l'anniversaire de leur révolution, Maisonseul nous fit part de l'arrivée de Sénac à Alger.

Une exposition de livres organisée par un certain Comité pour l'Algérie Nouvelle et la librairie Riveill eut lieu dans le hall de la Salle Pierre Bordes rebaptisée Ibn Khaldoun. J'y retrouvai Sénac qui avait rasé sa barbe. Il me dédicaça *Le Soleil sous les armes* que je venais d'acquérir ainsi que la revue *Entretiens* de février 1957 consacrée à la littérature algérienne. Sénac me présenta Henri Alleg et Bachir Hadj Ali, qui étaient alors dirigeants du Parti Communiste Algérien. Ce salon du livre fut inauguré par Ferhat Abbas, qui venait d'être élu président de l'Assemblée Constituante Algérienne. Cette inauguration avait été filmée et, la semaine suivante au cinéma, j'ai pu me voir avec amusement lors de la retransmission de l'événement dans des actualités algériennes.

Je rencontrais Jean très souvent car il arpentaient Alger en tous sens. Il se rendait dans la boutique de fleurs Isly tenue par Mireille de Maisonseul et sa maman Madame Farges où se retrouvaient Pierre Famin le peintre et Pierre Salama l'archéologue ou encore Himoud Brahimi, le comédien et poète.

Un jour, mon père rencontra Sénac à Bab el Oued : ce dernier lui dit qu'il rendait visite à ses cousins Albertin qui, n'ayant plus confiance dans le nouveau régime algérien, avaient décidé de gagner la France. Jean n'avait pu convaincre sa famille de la possibilité d'une présence européenne dans l'Algérie postindépendante.

En décembre 1962, Sénac présenta à la Bibliothèque Nationale d'Alger l'ouvrage de bibliophilie qu'il avait conçu avec Abdallah Benanteur, *Poésie* (1959). Je me souviens du vernissage de l'exposition de ce beau livre d'art. Il y avait tous les amis de Sénac : Sauveur Galliéro, Jean et Mireille de Maisonseul, Marcelle Bonnet-Blanchet, Louis et Solange Bénisti, Louis Bernasconi, Suzon Pulicani-Varnier, Monseigneur Léon Duval, Abderrahmane Kaki, etc. C'était une rencontre assez étrange où se croisaient, au lendemain de l'indépendance de l'Algérie, ceux qui rentraient de France pour se réinstaller en Algérie et ceux qui s'apprêtaient à quitter leur pays natal. Le lendemain, alors que nous nous promenions à La Pérouse, petit port algérois près du Cap Matifou, avec Terracciano, l'autre Sauveur, nous avons rencontré Galliéro en train de dessiner. Nous avons parlé de la beauté du paysage qui l'avait attiré. Il était là à regarder ce lieu inondé de soleil et la dernière phrase qu'il nous dit fut : « Un peu de soleil, la putain ! ». C'est de cette manière que nous manifestions ironiquement l'amour que nous avons pour le pays que nous allions quitter. Galliéro devait disparaître dans un hôpital parisien au printemps 1963. Un autre peintre ami de Sénac, René Sintès, avait mystérieusement disparu en juin 62, sans doute assassiné. Benaboura était mort, lui aussi, renversé par un motocycliste. Sénac avait longtemps partagé la vie de Sauveur Galliéro, ils avaient vécu ensemble rue Émile Maupas dans la Basse Casbah. La mort de Sauveur l'a profondément affecté surtout qu'il l'avait seulement entrevu avant qu'il ne parte à Paris pour y recevoir des soins.

Nous avons retrouvé le peintre espagnol Díaz Ojeda qui habitait un appartement en sous-sol de la rue Elysée Reclus en haut de la rue Michelet. Il avait notamment peint des œuvres représentant les fêtes de l'Indépendance de l'Algérie et, dans un fameux tableau de la foule envahissant la place du Gouvernement avant le départ de la statue du Duc d'Orléans, Díaz Ojeda avait représenté dans un coin les portraits de ses amis venus pour saluer l'Indépendance de l'Algérie, même s'il n'étaient pas forcément présents ce jour-là. Parmi eux, on reconnaissait Louis Bénisti avec un chapeau (il avait l'habitude d'en porter un), entre Jean de Maisonseul et Jean Sénac. Jean avait dans un de ses poèmes militants chanté « les foules confiantes de Díaz Ojeda ».

Maisonseul, qui avait rencontré Baya, avait réussi à la persuader de se remettre à peindre. C'est ce qu'elle fit. Elle céda au musée des Beaux-Arts d'Alger, dont Maisonseul venait de prendre la direction, quelques anciennes peintures. Bénisti dut maroufler deux importantes œuvres de Baya.

Sénac, toujours éternel promeneur, rencontra un peintre montrant ses œuvres sous le socle de la statue du père Bugeaud qui avait regagné la France avec sa casquette. Il s'agissait de Rezki Zérarti qui s'essayait à la peinture. Attiré par la spontanéité de ces œuvres, Sénac persuada Zérarti de se mettre sérieusement à peindre.

Sénac faisait paraître de temps à autres des écrits dans la presse algérienne et il fit un article sur la peinture algérienne, « *La peinture algérienne en hélicoptère* » (1963), texte qui retraçait « l'état des lieux » de la peinture en Algérie en plaçant « quelques repères ou plutôt quelques banderilles ». Il critiqua la notion d'École d'Alger car, étant donnée la diversité des créations de ce pays, chaque artiste représentait à lui seul une école. À l'occasion d'une exécution au garrot d'un antifranquiste espagnol, il réécrivit de nouveau son article sur Blas de Otero et la poésie espagnole contemporaine.

En mars 1963, à l'occasion de l'anniversaire de la mort de Mouloud Féraoun, Roblès vint à Alger pour y donner une conférence. Tous les écrivains amis étaient présents : Sénac, Mammeri, Dib de passage à Alger. Roblès plaisanta avec Amar Ouzegane qui venait d'être nommé ministre de l'Agriculture : « Dis, Amar, toi qui es ministre de l'Agriculture, sais-tu au moins planter les choux ? », lança-t-il à son ami.

Au début du mois de mai 1963, Sénac vint déjeuner chez nous avec Mireille et Jean de Maison-seul. C'était le lendemain de la mort du jeune ministre Mohamed Khemisti qui coïncidait avec la visite à Alger de Gamal Abdel Nasser. Nasser repartait au Caire avec le cadavre de Khemisti dans ses bagages. Sénac nous dit qu'il connaissait bien Khemisti, l'ayant fréquenté à Paris à l'époque où il était étudiant en médecine et adhérent à l'UGEMA. Il précisa qu'il faisait partie des étudiants algériens qu'il avait présentés à Camus. Etaient aussi dans cette délégation d'étudiants Ahmed Taleb Ibrahim et Layachi Yaker. Camus, paraît-il, avait été impressionné par la maturité politique de ces étudiants, mais ils n'avaient pas réussi à se mettre d'accord avec lui.

J'évoque comme toujours la mémoire de Camus. Sénac gardait une certaine amertume de n'avoir pas eu le temps de se réconcilier avec celui qu'il considérait comme son maître. Il lui reprochait d'avoir eu plus de sympathie pour le MNA que pour le FLN, vision à mon avis simpliste car Camus était surtout opposé au terrorisme et n'appréciait pas du tout les règlements de compte entre le FLN et le MNA. Sénac revint à l'incident de Stockholm et nous dit que, pour lui, il n'y avait pas à défendre sa mère avant la justice, mais à faire en sorte que sa mère soit du côté de la justice, ce qui, à mon avis, est une vision bien théorique. Sénac nous fit part de son projet d'écrire un livre sur Camus, projet à peine ébauché et vite abandonné comme tant de ses symphonies inachevées.

Nous nourrissions beaucoup d'espoir vis-à-vis du nouvel Etat, mais nous déplorions tous l'impossible coexistence entre les communautés d'Algérie. Sénac nous dit que, compte tenu des souffrances du peuple algérien pendant la guerre, on pouvait être satisfait que la vengeance à l'encontre des Européens ait été assez limitée.